

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

DESSOUS DE VASE

Fournitures jointes à ce numéro :

Tissu fantaisie dessiné, échantillonnage simili plat MFA vieux rose, vert jaune plusieurs tons.

Voilà un gentil travail, bien amusant, qui vous reposera un peu du tricot.

La composition de ce petit dessous de vase est délicate et légère, mais pourtant facile à exécuter.

Au centre, une coquette corbeille d'où s'échappent de fines fleurettes; tout autour, une couronne de mêmes fleurettes encadre la corbeille.

Toutes les fleurettes sont brodées au point de bouclette avec les quatre tons de vieux rose que vous recevez.

Vous disposerez les tons en dégradé, afin d'obtenir un joli effet. Ainsi, pour la couronne, vous broderez, la fleurette du bas avec le ton le plus foncé; les deux suivantes avec le ton qui suit et ainsi

de suite, jusqu'au ton plus clair, qui sera employé pour la fleurette du haut. Entre chacun des points de bouclette qui dessine chaque pétale de fleur, vous ferez un point lancé; au cœur, un point de nœud or.

Les feuilles de la couronne sont faites également au point de bouclette avec les deux tons de vert; tige au point de tige avec le vert le plus foncé.

De ci de là, le long de la tige, quelques petites graines au point de nœud or.

Voyons maintenant la corbeille, qui est un peu plus difficile. Le bord supérieur, le bord inférieur sont brodés au passé plat à points obliques, tou-

jours avec les mêmes tons de vieux rose. Les pois sont aussi brodés au passé plat en dégradant les tons de vieux rose : le plus foncé aux extrémités. Sous et sur ces ronds, une rangée de points de nœud or.

La vannerie est représentée par des lignes horizontales, au point lancé.

Le fond de la corbeille est fait de points lancés disposés en rayons, exécutés avec le ton le plus foncé de vieux rose.

Les fleurettes de la corbeille sont brodées également au point de bouclette; mais ici, vous n'emploierez que les trois premiers tons de la gamme vieux rose.

Repliez tout autour de la broderie le tissu qui dépasse, sur un centimètre environ, doublez d'une petite satinette et repassez soigneusement.

C. C.



(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition : 15 fr. 50 par an (Etranger : 17 fr. 50).



LA LEÇON DE TANTE PATIENCE

— Tante Patience, voyez ce que j'ai reçu !

Et Micheline, rose et animée, les yeux brillants, tire de son manchon une carte postale et la tend à tante Patience. La carte porte dans un angle le trophée de petits drapeaux des alliés, la carte vient du front et porte l'adresse de Micheline, écrite au crayon ! Vous pensez si toutes les fillettes se précipitent, se poussant pour mieux voir. Une carte [d'un soldat pour Micheline ! Et voici l'explication de ce mystère qui intrigue les petites têtes blondes et brunes. Micheline avait tricoté pour un soldat une belle ceinture en laine, bien chaude et confortable. En l'envoyant à tante Patience, elle y avait joint, sur une jolie carte illustrée, un petit mot rédigé avec tout son petit cœur. Elle lui souhaitait bonne chance et *pas de marmites* ! Le soldat reconnaissant à la petite fille inconnue qui avait pensé à lui, a mis un mot de remerciement sur une carte... Et voilà pourquoi Micheline est si fière ! Tout bas, je vous raconterai qu'à la ceinture elle avait ajouté du chocolat,

dont elle se prive à son goûter... Micheline est une brave petite fille, et il y en a beaucoup comme elle, si j'en juge par les paquets que nous recevons de nos petites amies, pour être distribués aux pauvres et vaillants soldats belges.

— Aujourd'hui, tante Patience, qu'allez-vous nous apprendre pour les soldats ?

— Attendez, mes petites filles, je vous réserve, pour la fin, une surprise ; nous allons d'abord exécuter ensemble ces trois jolis ouvrages, et après je vous montrerai quelque chose qui vous amusera.

Voici d'abord un joli petit napperon ou fond de plateau. Prenez un morceau de toile de 50 centimètres sur 28. Repliez tout autour sur 1 centimètre, puis, encore une fois, sur 4 centimètres ; cela vous fera tout autour du napperon un large ourlet de....

— 4 centimètres, tante Patience.

— Demandez à votre maman de vous faire un joli ourlet à jour ; cela est encore un peu difficile pour les petites novices que vous êtes.

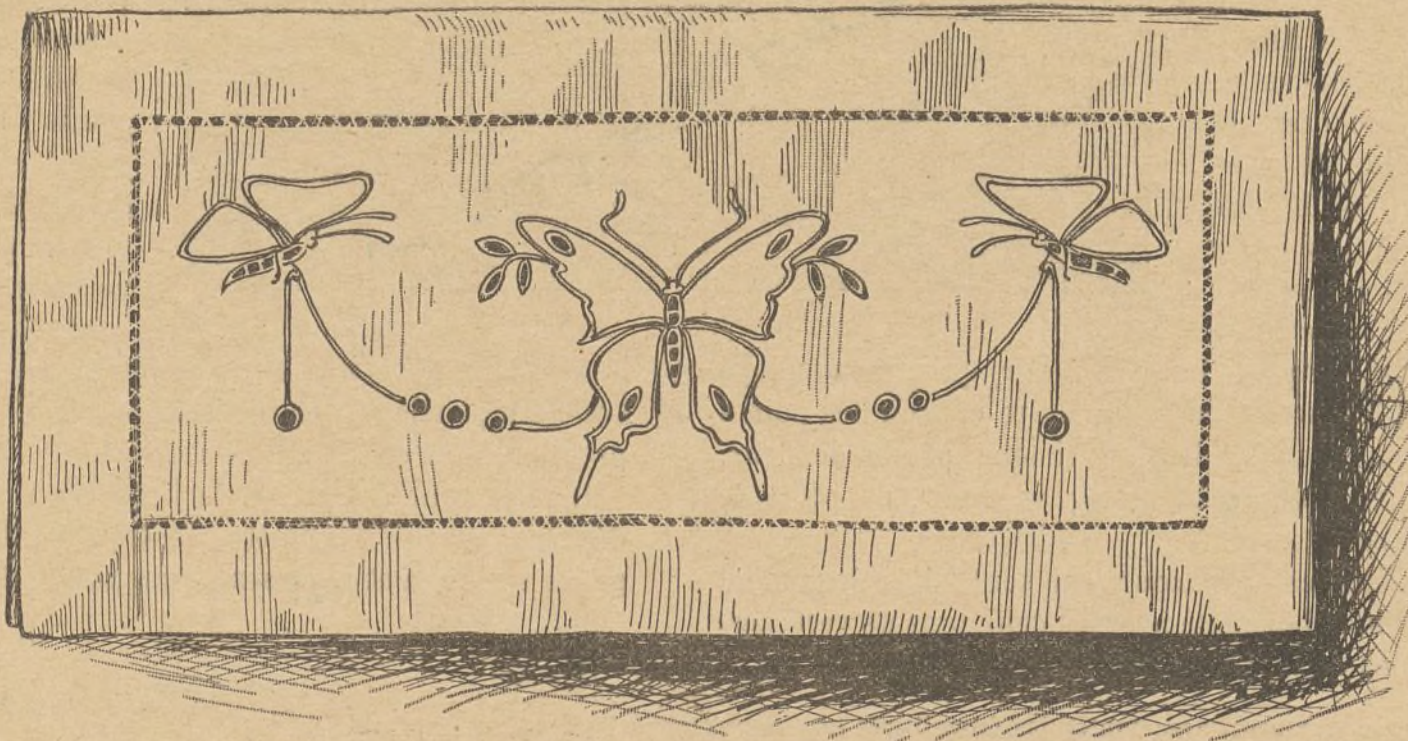


Fig. 1. — Napperon "les Papillons". Planche n° 1. Échantillonné avec fournitures : 2 fr. 75.

— Mais, tante Patience, maman n'a pas le temps, maintenant! Si vous saviez comme elle est occupée à travailler pour les soldats! Depuis le matin jusqu'au soir, dès qu'elle a une minute, vite, elle prend son tricot.

— Et gardez-vous bien de l'en distraire, mes petites chéries. Voici comment vous pourrez vous tirer d'affaire toutes seules. Faites un ourlet ordinaire, à jolis petits points réguliers; puis, à l'endroit, sur la couture de l'ourlet et pour la cacher, faites avec du coton rouge, un petit point croisé, appelé *point de chausson* que nous avons déjà appris ensemble. Décalquez maintenant, bien au milieu du rectangle, le dessin de la planche, brodez les ailes des papillons et les tiges au point de tige (2 rangées) en coton rouge; puis, en broderie anglaise, en coton blanc, tous les petits ronds. Les corps des papillons seront aussi brodés à l'anglaise, mais avec des brides.

Georgette a une gentille petitesœur de trois ans, à qui l'on a donné pour ses étrennes un très joli fauteuil tout laqué blanc; la maman des petites filles, qui est très

soigneuse, a peur que le dossier du fauteuil ne se salisse quand la toute petite frotte contre lui ses

boucles blondes. Aussi a-t-elle chargé Georgette de broder un gentil petit voile de fauteuil en toile bise, facilement lavable. Georgette est ravie de cette mission de confiance.

— Prenons un morceau de toile de 40 centimètres de long sur 28 centimètres de large; au milieu, décalquons le dessin de la planche : une gracieuse guirlande de marguerites. Comment allons-

nous broder les fleurettes?

— C'est du point de bouclette, me semble-t-il?

— Tu as deviné juste, Germaine! Choisissons

donc, dans la corbeille, quatre tons de vieux rose, enflons 2 brins à la fois et faisons, sur chaque trait marqué, un point de bouclette; les fleurs seront tantôt claires, tantôt foncées et disposées à votre gré, mais toujours un seul ton pour une même fleur; au cœur, nous ferons un groupe de petits points de nœud avec 2 brins de simili-soie jaune d'or. Même chose pour les groupes

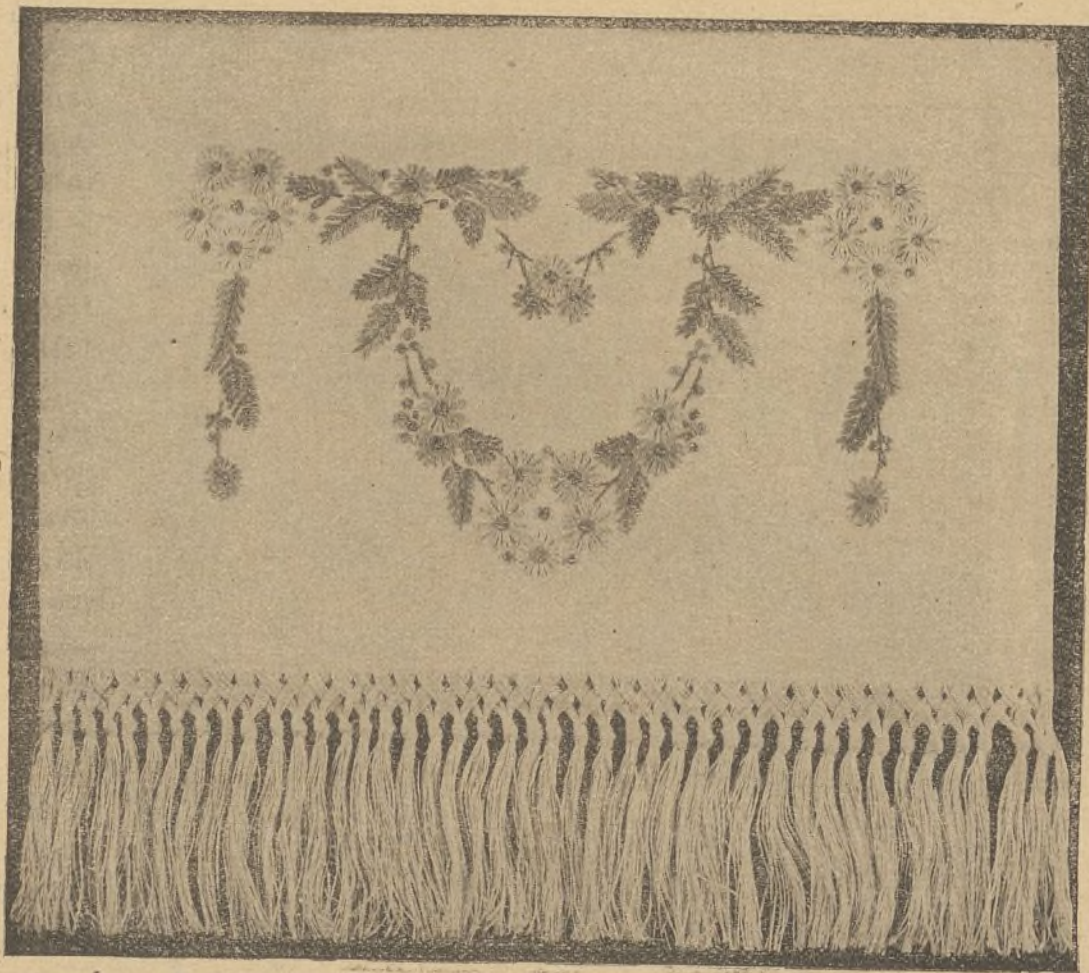


Fig. 2. — Voile de fauteuil. Planche n° 2. Échantillonné avec fournitures : 2 fr. 50. La frange : 1 fr. 25.



Fig. 3. — Détail de la broderie du voile du fauteuil.

de petites baies que vous voyez de-ci de-là. Les feuilles sont composées d'une série de points de bouclette verts (trois tons) sur une tige vert foncé.

Replions maintenant les bords de la toile et cousons une frange dans le bas.

Enfin, voici, pour la grand'mère de Paulette, un joli tabouret rond. Nous prendrons, pour y décalquer le dessin, un reps d'ameublement vieil or très foncé. Le dessin se compose d'un rond et de quatre petites guirlandes; dans le rond, nous voyons huit fleurs que nous broderons au passé plat, à points obliques, avec du simili-soie perlé couleur bordeaux; le cœur est noir. Les feuilles, au passé plat en simili-perlé vert pré; à la base de chaque groupe de 2 feuilles, 2 petits ronds en bordeaux plus clairs. Les contours et toutes les lignes de séparation sont brodés en gros point de tige avec du coton noir.

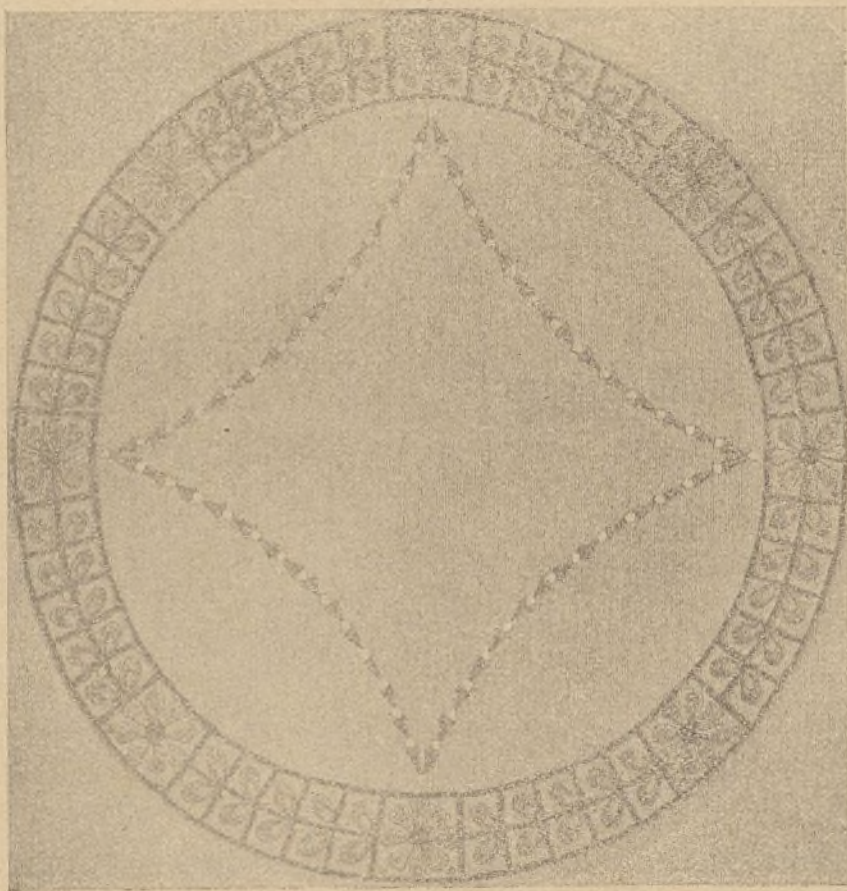


Fig. 4 — Tabouret. Planche n° 3. Échantillonné avec fournitures : 3 fr. 75.

Et maintenant, en avant les aiguilles pour les soldats.

Savez-vous ce que c'est qu'un bas américain?

C'est une chaussette sans talon, — un long tuyau dans lequel on introduit le pied, — le talon prend sa place de lui-même. Cela est très pratique, car c'est très vite fait.

Avec de grosses aiguilles n° 3 et de la grosse laine, priez maman de monter 44 points sur 3 aiguilles. Tricotez 2 points à l'endroit, 2 points à l'envers pour faire des côtes. Tricotez ainsi sur une longueur de 50 centimètres environ. Nous allons maintenant faire la pointe du pied. Pour cela, on tricote 8 mailles, une diminution, 8 mailles, une diminution et ainsi de suite,

de façon à avoir quatre diminutions. Au rang suivant, on tricote toutes les mailles. Au rang suivant, on fait une diminution tous les 7 points.

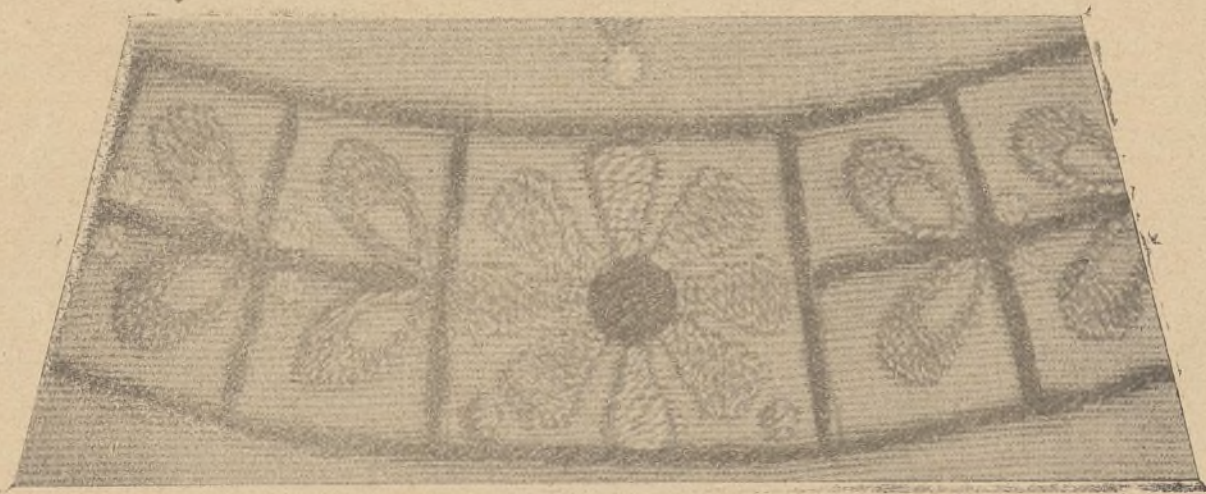


Fig. 5. — Détail de la broderie du tabouret.

Enfin, les petites guirlandes comprennent alternativement une petite feuille verte et un petit rond bordeaux clair. Le tabouret mesure 53 centimètres de côté pour l'étoffe et 35 centimètres de diamètre pour le rond.

On fait de nouveau un rang uni, puis une diminution tous les 6 points; un rang uni, une diminution tous les 5 points; un rang uni, une diminution tous les 4 points; un rang uni, une diminution tous les 3 points; un rang uni,



Fig. 6. — Bas américain pour les soldats.

une diminution tous les 2 points; un rang uni.

Il ne faut jamais oublier de faire un rang uni entre chaque rang de diminutions.

Quand on n'a plus que 2 mailles sur l'aiguille, on les arrête et le bas est terminé.

Et la surprise, tante Patience?

La voici, petites curieuses! Vous savez que nos braves soldats passent des jours et des nuits, et encore des jours et des nuits dans les tranchées. On ne se bat pas tout le temps, les journées sont quelquefois longues et ces braves gens s'efforcent de toutes les manières de tuer le temps. Voulez-vous essayer de les amuser? Vous aimez le jeu de domino, n'est-ce pas? Les soldats aussi l'aiment bien, mais ils n'en ont pas; un jeu de domino, c'est encombrant, difficile à transporter. Nous allons essayer de leur en faire un composé de morceaux de carton. Sur ces cartons, les signes des dominos sont représentés par de petits cercles noirs.

Prenez une feuille de carton blanc, glacé si possible et assez épais. Taillez-le en rectangles de 8 centimètres sur 4; divisez chacun en deux par un trait à l'encre. Sur chaque moitié, faites les signes en nombre voulu. Pour les faire bien régulièrement, voici un moyen simple et pratique :

Prenez la petite tige de fer d'un porte-plume ordinaire. Noircissez-en le bout avec de l'encre ou de la mine de plomb et posez-le aux places voulues, sur le carton; il laissera la trace de petits ronds bien réguliers, dont il sera facile de noircir l'intérieur avec de l'encre. Il vous faudra 28 morceaux de carton. Vous n'aurez qu'à imiter un jeu de dominos ordinaire.

Et maintenant que les soldats ont de quoi jouer, allez en faire autant, mes petites filles!

CONSINE CLAIRE.

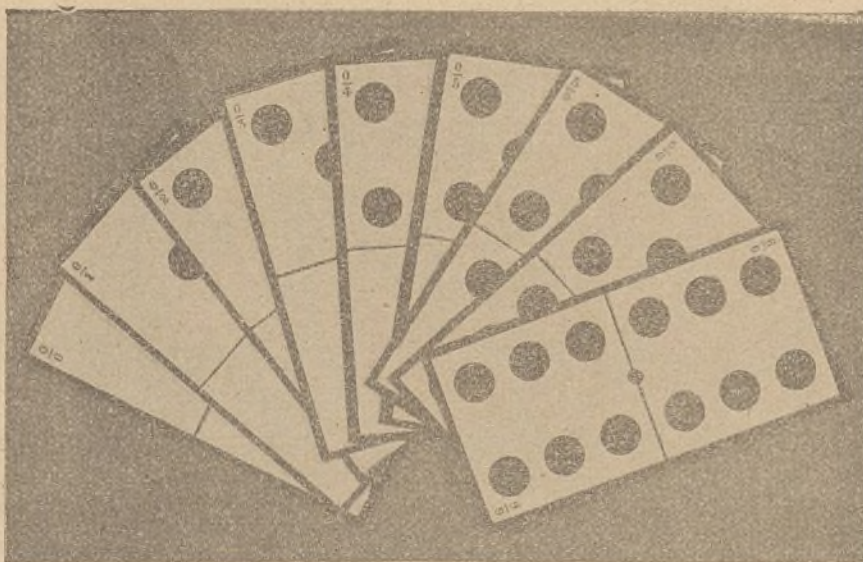


Fig. 7. — Jeu de dominos que les petites filles peuvent faire elles-mêmes pour les soldats.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

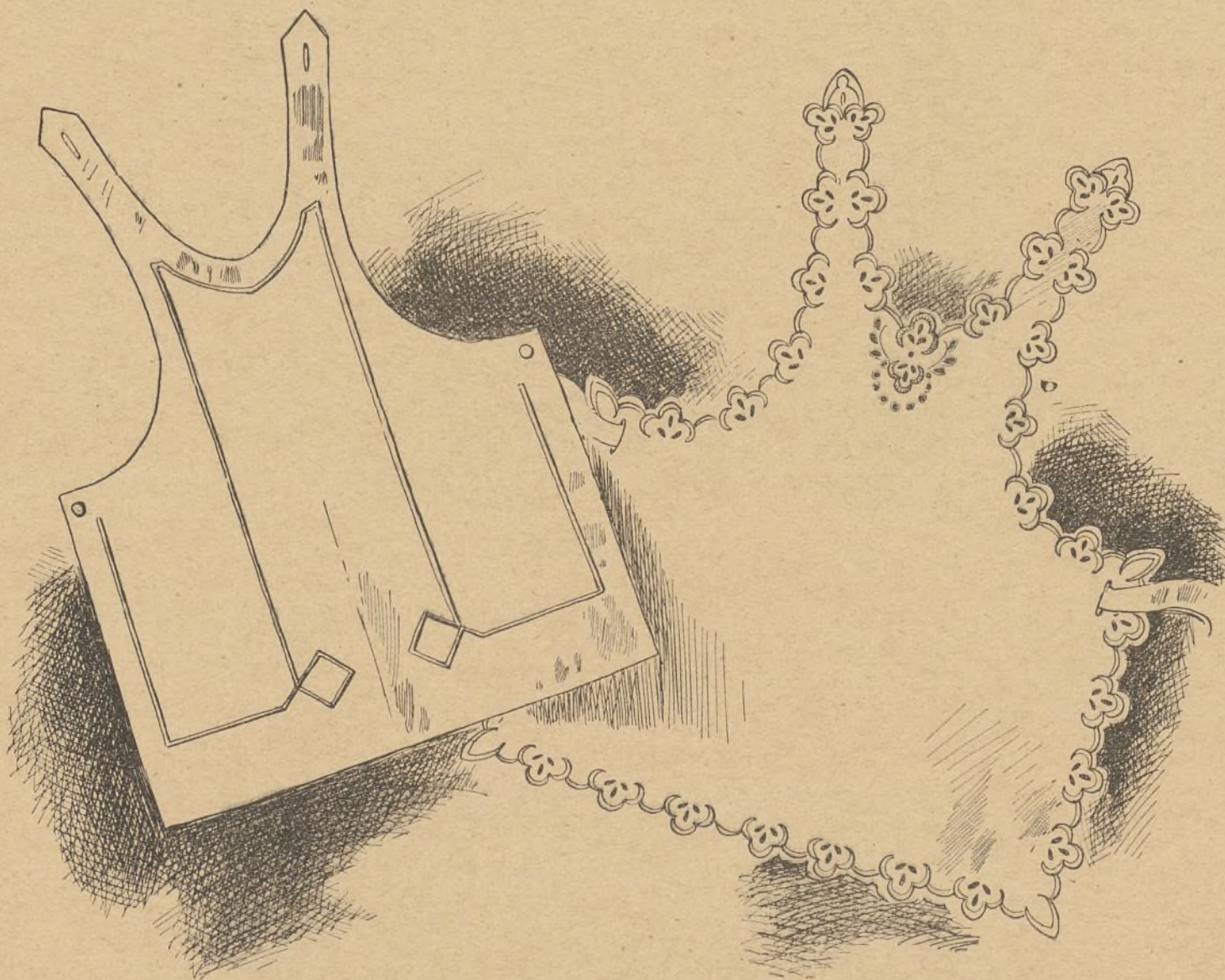
TABLIER DE JEUX

Dans votre journal, ce mois-ci, mes mignonnes, vous trouverez le patron de l'un de ces petits tabliers.

Le premier, tout uni, est simplement orné d'un petit galon. Le second, plus coquet, est bordé d'un

s'attachent à la ceinture, tandis que les bretelles du second s'attachent à l'épaule.

Vous pourrez néanmoins vous servir du même patron, il suffira pour cela d'allonger les bretelles autant que vous le voudrez, de façon qu'elles puissent



feston assez orné, agrémenté de motifs à l'anglaise.

Pour les deux, le patron est le même et c'est celui qui est contenu dans votre journal. Il est en une seule partie, à couper double droit fil au milieu du devant sans couture.

Cependant, le premier possède des bretelles qui

viennent jusqu'à la ceinture derrière en tenant compte du croisement.

Vous pourrez faire ces deux modèles en toile blanche ou écrue ou encore en tissu de fantaisie.

En nansouk blanc, le second sera aussi très bien et plus coquet encore, mais alors il sera indispensable de l'orner de broderie.

DENISE CARTIER



Il fallait bien, n'est-ce pas? que les petites filles aient elles aussi leur héroïne, en ces terribles jours de guerre, où tant de beaux actes de dévouement nous sont contés, puisque leurs pères avaient, comme modèle d'abnégation et de courage, le roi Albert I^{er}, leurs mères et leurs sœurs, la douce reine Elisabeth, leurs grands frères, *notre* Joffre, et leurs petits frères, cet adolescent de Magny qui a été fusillé par les barbares allemands, pour les avoir menacés de son sabre de bois! Oui, il fallait bien qu'il y ait une petite fille, qui elle aussi accomplisse un acte dont on parle et que l'on admire, et elle se nomme Denise Cartier.

Au mois de septembre, alors que bien des familles étaient encore au bord de la mer, ou à la campagne, des avions allemands, avec leurs ailes blindées, semblables à celles d'un oiseau blanc, d'où leur nom de *taube* qui veut dire pigeon, vinrent lancer des bombes sur notre capitale.

L'un d'eux, un dimanche, en jeta sur le quartier du Trocadéro. Beaucoup de passants furent blessés et parmi eux une fillette de treize ans : Denise Cartier. Profitant du beau temps, elle jouait sur le trottoir d'une avenue, à quelques pas de la maison dont ses parents sont concierges. En voyant le *Taube* apparaître au ciel avec sa cuirasse étincelante, la petite Denise s'arrête et lève la tête, ne sachant, hélas! le danger qui la menace. Soudain, une explosion formidable retentit. La bombe est tombée à quelques mètres d'elle, et l'enfant est atteinte à la jambe par un de ses éclats. Ses parents sont sortis, des voisins, des passants accourent à

son secours. D'abord, étourdie par le bruit et le choc, elle se laisse relever, sans un mot, sans une plainte, puis au moment où on va l'emporter vers l'hôpital le plus proche, elle ouvre les yeux, et essayant de sourire pour remercier ceux qui lui viennent en aide, elle dit simplement : « Si c'est grave, ne le dites pas tout de suite à maman! »

Voilà, n'est-il pas vrai, une admirable enfant, qui,

ne songeant point à sa souffrance, pense d'abord à éviter l'inquiétude à sa mère.

Et ce n'était pas un petit bobo, une simple coupure que Denise avait à la jambe, c'était une grave blessure, si grave même qu'il fallut procéder à une douloureuse opération.

Aujourd'hui, l'héroïque enfant est non seulement hors de danger, mais complètement guérie, et elle a quitté l'hôpital où, pendant plusieurs semaines, on a pu la voir, assise sur son petit lit, tricotant pour

nos soldats. Maintenant, elle marche avec une béquille, car il a fallu lui couper la jambe; mais à ceux qui essayent de la plaindre elle répond tout de suite, fière de son infirmité qui lui vient de la guerre :

— Il ne faut pas me plaindre, c'est pour ma patrie que j'ai été blessée.

L'exemple de cette vaillante enfant de Paris, petites filles de France, doit vous être une belle leçon d'énergie et de courage. Dans les jours tristes que nous vivons, il n'est pas donné à tout le monde d'être héroïque, et je ne vous souhaiterai pas, chères enfants, d'acheter la gloire au prix des douleurs de Denise Cartier, mais la vie de chaque jour comporte, sans être toujours aussi tragiques, des



Denise Cartier, dans son lit, crochetait pour les soldats.

occasions de sacrifice qu'il est très méritoire de savoir supporter. Habituez-vous peu à peu à ne pas faire ce que vous aimez le mieux, mais ce qui vous coûte le plus. Soyez douces, bienveillantes, actives, laborieuses, pour que vos parents n'aient point aux durs soucis de l'heure présente, auxquels vous ne pouvez rien, à ajouter ceux que vous pouvez leur éviter... Que de belles et bonnes actions vous avez à remplir autour de vous, en cherchant à consoler votre mère inquiète, votre sœur qui pleure, lorsque toutes deux n'ont pas reçu depuis longtemps des nouvelles de ceux qui sont partis. Venez près d'elles tout doucement, embrassez-les bien fort, sans trop leur faire de questions, et sur un petit tabouret, à leurs pieds, asseyez-vous avec votre poupée ou avec un peloton de laine et un crochet. Comme Denise Cartier, essayez vous aussi de tricoter pour les soldats. D'abord vous vous y prendrez un peu maladroitement, puis peu à peu vos jeunes doigts se formeront à leur ouvrage. Tricotez, petites filles, comme tricotent vos grand'mères, qui forcent leurs pauvres yeux usés à compter les mailles et les points, comme vos mères, vos sœurs qui profitent du moindre instant pour ajouter quelques rangs au vêtement commencé. Voyez comme partout, autour de vous, les femmes tricotent... A l'hôpital, quand les pansements sont faits, les soins donnés, les blessés au repos, les yeux clos, les traits crispés hier par la souffrance, aujourd'hui distendus par toute cette bonté, cette douceur, cette sollicitude féminine qui veille sur eux, les infirmières, assises à leurs chevet, reprennent le tricot en train. Partout elles tricotent, les femmes de 1914 : en France, en Angle-

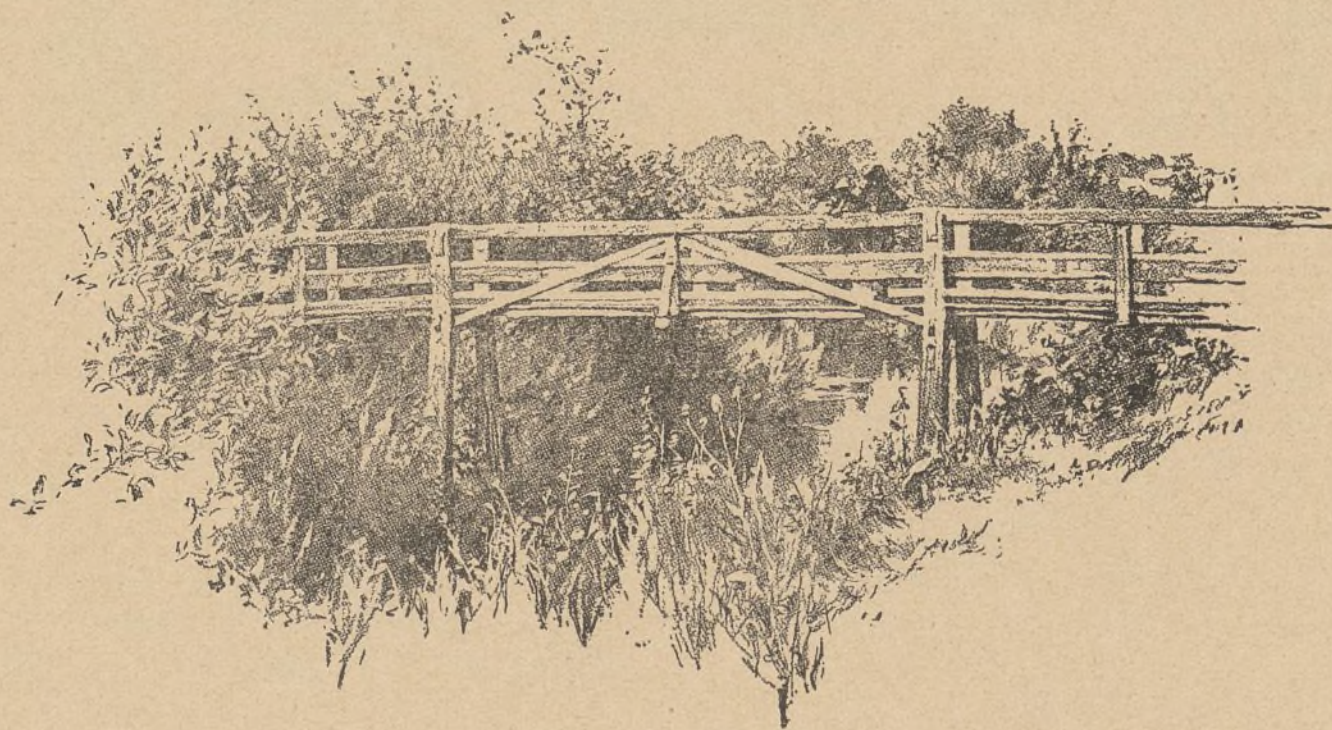
terre, en Russie, en Suisse, en Algérie, dans les ouvriers, dans les usines, dans les salons où l'on se réunissait jadis pour prendre le thé. Dames et jeunes filles rivalisent d'ingéniosité et d'initiative. Il y en a qui savent des modèles compliqués et qui font des bas, des chandails et même des gants. Oh ! les gants, c'est très difficile, mais avec de la patience on y arrive vite. Car il faut penser à ces pauvres mains de soldats, rougies par le froid et qu'il ne faut pas laisser s'engourdir. Ne tiennent-elles point, dans leur force loyale et brave, le destin de nos pays envahis : la Belgique et la France.

Vous le voyez, petites filles, votre tâche est belle et toute tracée. Sans être des petites martyres, comme la pauvre Denise Cartier, vous pouvez être de vaillants petits cœurs, fières de faire, vous aussi, un devoir à votre taille et pour la patrie.

Si, pourtant, vous aviez soif de plus de sacrifice, de plus de dévouement encore..., c'est bien facile. Les fêtes du Jour de l'an et de Noël sont passées ; parmi les jouets que l'on vous a donnés, choisissez le plus beau, celui qui vous a fait le plus de plaisir, et vite courez le porter à une petite fille plus pauvre que vous, une petite réfugiée belge ou une jeune émigrée de nos départements envahis. Ce sera un véritable acte d'héroïsme de votre part, et vous pourrez le compléter encore, en disant, comme une petite fille que je connais et qui voulait, elle aussi, être mise à l'ordre du jour :

« Maman, puisqu'en ce moment-ci, le chocolat et la confiture coûtent si cher, je ne mangerai plus que du pain sec pour mon goûter. »

HERCÉ.



LA DERNIÈRE CLASSE

Quelques années après la guerre de 1870, qui nous valut la perte de l'Alsace et de la Lorraine, Alphonse Daudet écrivait, avec son cœur déchiré d'ardent patriote, un de ses contes les plus émouvants, intitulé : *La dernière classe*.

Tout le monde connaît ces pages admirables, empreintes de cette mélancolie profonde qui fut le principal charme du grand écrivain, et ce n'est que pour le plaisir de les parcourir une fois de plus que je vous demande de vous pencher sur mon épaule et de les relire avec moi :

« Ce matin-là, j'étais très en retard pour aller à l'école... » Ainsi débute la nouvelle et c'est Frantz, le petit Alsacien, qui parle : « et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes et je n'en savais pas le premier mot ! »

C'est qu'il n'était point un écolier bien studieux, le pauvre Frantz, et que souvent il aimait à faire l'école buissonnière dans ces jolis petits sentiers qui serpentent au milieu des bois de son pays où il dénichait des nids. Justement, ce matin-là, l'air était si léger, le ciel si bleu, les merles sifflaient si joyeusement, qu'il eut bien envie de jeter dans l'herbe ses livres et ses cahiers trop lourds à porter, afin de s'enfuir à toutes jambes du côté de la campagne. Cependant, un scrupule le retient ; en lui-même, c'est comme une voix qui lui conseille de ne pas manquer la classe ; et, tandis qu'il traverse le village, il sent, en effet, qu'il s'y passe quelque chose d'extraordinaire. Dans les rues étroites bordées de ces jolies maisons cannelées à deux pignons et dont les

murailles de chaux grise disparaissent sous le canevas des croisillons de bois, des groupes stationnent où l'on discute avec animation. Sur le seuil des portes entre-bâillées, par où l'on aperçoit le vieux poêle patriarcal, les plafonds lambrissés, les huches à pain et les

armoires aux ferrures brillantes, les femmes et les jeunes filles ont des airs graves et mystérieux. Frantz voudrait bien s'arrêter pour savoir ce qui se passe, mais il est déjà très en retard, l'église du village a sonné la demie, et comme pour le narguer encore, le coucou d'une vieille horloge chante très haut sur son passage. Vite, il presse le pas et tout essoufflé pénètre dans la cour de l'école. Mais au lieu de le gronder, comme il s'y attendait, M. Hamel lui dit sans colère :

« — Va vite à ta place, mon petit

Frantz, nous allons commencer sans toi. »

Frantz confus enjambe le banc et s'assied à son pupitre, puis, un peu remis de sa frayeur, il remarque tout à coup que le maître d'école, ce bon M. Hamel, en général peu recherché de sa personne, a mis ce jour-là sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée, qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distributions des prix. Du reste, Frantz, de plus en plus intrigué, aperçoit au fond de la salle, sur des bancs qui restaient vides d'habitude, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ex-maire, l'ancien facteur, et beaucoup d'autres gens du village. Tous paraissent tristes, et Hauser a apporté un vieil abécédaire, mangé aux bords, qu'il tient grand ouvert sur ses genoux.

Cependant M. Hamel, monté dans sa chaire, d'une



Des groupes stationnent où l'on discute avec animation.

voix grave et douce, dit, au milieu du profond silence :

« — Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. *Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français.*

Je me souviens que, tout enfant, lorsque mon père, qui est Alsacien, me lisait cette histoire, il ne pouvait retenir ses pleurs à ce passage, et, bien

BELFORT. Les autorités françaises ont décidé d'ouvrir des classes de français dans les localités alsaciennes que nous occupons. Ces classes seront dirigées par des sous-officiers ou soldats instituteurs.

... Et voici que la même scène se reproduit quarante-quatre ans plus tard. Dans la grand'salle de l'école, les petits Alsaciens d'aujourd'hui, en leurs beaux habits de dimanche, viennent de se réunir. Ils s'installent à leurs pupitres. Les vieux, parmi lesquels tu as pris place, à ton tour, mon ami Frantz,



Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français.

que je ne compris point alors toute la cause de ses larmes, je pleurais aussi comme lui.

Ah ! comme il doit être doux pour vous, enfants de 1914, de relire ce chef-d'œuvre, à l'heure où la revanche a sonné, puisque vous pouvez maintenant, connaissant l'épilogue que les événements ont ajouté au conte de 1870, crier au pauvre Frantz, bouleversé à la pensée qu'il savait à peine écrire et qu'il devait ne plus apprendre le français :

« Patience, mon ami Frantz, le jour viendra où l'heure de ta dernière classe d'allemand sonnera... Tu as pleuré le jour de ta dernière leçon de français..., réjouis-toi..., l'instant est venu, cours à la mairie, va voir ce que l'on vient d'y afficher en français. »

se sont assis sur les bancs du fond. Un brouhaha de surprise et d'impatience accueille le professeur. Ce n'est plus le vieux magister allemand à la barbe rousse et aux lunettes d'or qui, rogue et méchant, se servait trop souvent de verges pour inculquer à ses élèves les principes de la *Kultur* germanique. Non, c'est un soldat français, au visage rayonnant, aux prunelles bleues, qui s'adresse, en patois alsacien, aux parents et aux élèves :

« Mes chers amis, mes petits enfants, hier, pour la dernière fois, on vous a fait la classe en allemand, car l'ordre nous est venu de Belfort d'enseigner, désormais, le français dans les écoles d'Alsace..., en attendant qu'il en soit de même dans celles de la Lorraine. Aujourd'hui, c'est votre première leçon

de français. Je rouvre le livre où M. Hamel en était resté... et je continue! »

Puis, le caporal se lève et va au tableau noir... Les mots d'hier y sont encore tracés : *Deutschland über alles* (1)... D'un geste vigoureux il les efface avec le chiffon posé dans un coin... De toutes ses forces, il nettoie le tableau noir, le petit soldat de France, comme s'il voulait à jamais effacer l'Allemagne tout entière de notre hémisphère... Et voilà qu'au moment où, ayant pris un bâton de craie tout neuf, il s'apprête à écrire la leçon du jour, quelque chose de curieux se produit. En dessous des mille traits qui ont couvert la surface noire depuis 44 ans, réapparaît l'écriture ancienne de M. Hamel...

Le cœur de Frantz bat à grands coups dans sa poitrine, car, peu à peu, des lettres se distinguent nettement et forment des mots..., puis une phrase..., la dernière qu'écrivit le vieux maître avant de partir... Frantz se souvient... C'était lors de cette dernière classe qu'il avait failli manquer... L'horloge de l'église sonnait midi, puis l'*Angelus*. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de faire l'exercice éclatèrent sous les fenêtres de l'école. Tout pâle, M. Hamel s'était levé dans sa chaire. « Mes amis, avait-il dit..., mes amis... » Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase. Alors il s'était tourné vers le tableau, avait pris un morceau de craie et, en



Il les efface avec le chiffon posé dans un coin.

appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put : VIVE LA FRANCE!

Voilà les mots qui apparaissent aujourd'hui sur le tableau noir de la petite école alsacienne..., voilà ce que le caporal maître d'école voit se dessiner sous ses yeux, alors que l'horloge de l'église sonne midi, puis l'*Angelus* et que résonne sous les fenêtres la pure sonnerie du clairon de France!

(1) *L'Allemagne au-dessus de tout*, chant patriotique allemand.

RECETTE CHANTÉE

LE BABA

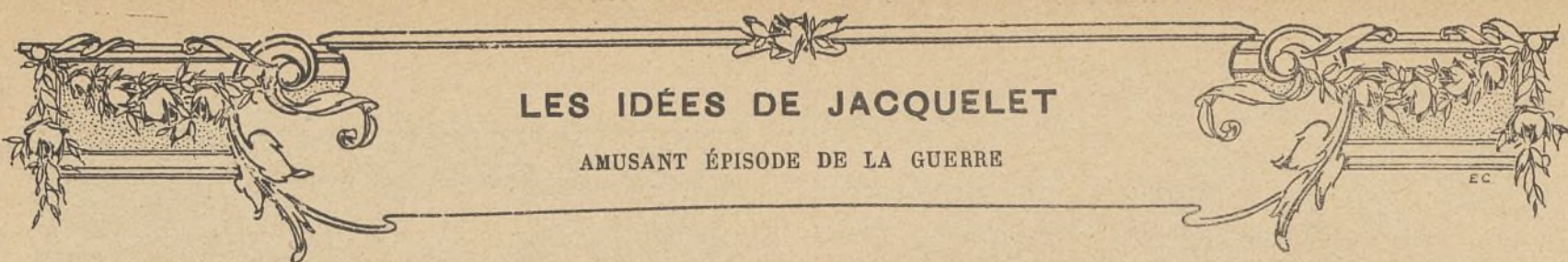
Sur l'air de : *Petit papa, c'est aujourd'hui ta fête.*

Petit baba, gâteau des jours de fête
Voilà comment on te fabriquera :
Pour trois cents gram's de farine on apprête
Cinq gram's de l'vur' qu'un peu d'eau délay'ra,
Petit baba, petit baba.

On fait un' pât' que l'on met en gross' boule,
Pendant quatre heur's, couverte ell' fermentera,
Ensuite avant de la mett' dans un moule,
Raisin d'Corinth', sucre et rhum on joindra
Au p'tit baba, au p'tit baba.

Puis dans le moule beurré l'on met la pâte
Juste à moitié, car elle gonflera;
Quand l'moule s'emplit, vous faites cuir' sans hâte
A four très doux... deux heur's ça suffira
Pour vot' baba, pour vot' baba.

Quand il s'ra cuit, il faudra qu'on l'arrose
De sirop d' suc', puis on le parfum'ra...
Avec du rhum et vanille à p'tite dose.
Et les enfants, lorsqu'on leur servira
Le p'tit baba, en seront tout babas.



LES IDÉES DE JACQUELET

AMUSANT ÉPISODE DE LA GUERRE

Dans la tranchée, creusée seulement à une cinquantaine de mètres de l'ennemi, les soldats devisaient. La fusillade avait cessé et tous profitaient de ce moment d'accalmie pour se reposer et se restaurer, voire même faire un brin de toilette. Il était huit heures du soir; les ténèbres, accentuées par un léger brouillard, empêchaient de voir à cinq-pas devant soi.

— Si seulement on pouvait être tranquille cette nuit, on dormirait quelques heures, dit un des fantassins.

— Eh! oui, mon vieux, il y a longtemps que cela ne nous est pas arrivé de dormir tranquilles, hein?

— Ces animaux-là, on n'a pas plutôt fermé l'œil qu'ils recommencent à vous « canarder », c'est à vous dégouter du métier!

Un petit soldat, assis en tailleur sur le sol, occupé à rafistoler les lacets de ses chaussures et qui n'avait rien dit jusque-là, s'écria :

— Allons, les enfants, ne grognez pas. Vous n'êtes pas malheureux ici!

— Toi, d'abord, tu es toujours content, on ne sait pas ce qu'il faudrait pour te faire perdre ta bonne humeur. Ce n'est pas juste.

— Faudrait que Guillaume soit vainqueur. Mais ce n'est pas encore tout de suite, Dieu soit loué! Alors, pas besoin de se morfondre... Mais ce n'est pas tout ça. Vous avez envie de dormir?

— Un peu.

— Eh bien, moi, Jacquenet, j'ai une idée.

Les idées de Jacquenet étaient toujours de bonnes idées. Il avait réussi, on ne savait pas encore comment, à approvisionner d'eau la tranchée un jour que tous ses camarades mouraient de soif. Une autre fois, il avait trouvé moyen de traire une vache sous la mitraille et était revenu avec un seau plein de lait chaud. Une fois encore, il avait procuré de la graisse pour faire cuire un lièvre qui avait eu l'imprudence de passer à portée des fusils. Bref, c'était un homme de ressources que Jacquenet, ses camarades le savaient bien. Aussi furent-ils très intéressés par « son idée ».

— Voyons ton idée?

— Mon idée c'est que vous pourrez dormir sur les deux oreilles sans craindre d'alerte; s'il s'en produit une, nous serons prévenus à temps.

— Comment feras-tu?

— Ça, c'est mon affaire. Avez-vous confiance en moi, oui ou non?

— Oui, oui, oui.

— Alors, piquez un somme, je me charge du reste.

— Ne fais pas d'imprudence, Jacquenet, dit alors le lieutenant qui avait assisté à cette petite scène sans mot dire.

— Non, mon lieutenant, vous pouvez être tranquille.

Tandis que ses camarades s'organisaient tant bien que mal pour prendre un peu de repos, ce qui ne leur était pas arrivé depuis plusieurs jours, Jacquenet, souple comme un chat, se coula hors de la tranchée. La nuit était si noire qu'il n'avait guère besoin de prendre de précautions pour n'être pas vu. Il fit donc tranquillement ce qu'il avait à faire et, au bout d'une heure environ, il revint prendre sa place au milieu de ses camarades.

Tous étaient plongés dans le plus profond sommeil lorsque, vers deux heures du matin, un tintamarre d'enfer dressa en un clin d'œil tous les hommes de la tranchée.

— Voilà les « Boches » qui viennent nous faire une petite visite, dit tranquillement Jacquenet. Allez-y, tirez dans le tas.

Les mitrailleuses étaient en place, une vive fusil-



Traire une vache sous la mitraille.



Il fit ce qu'il avait à faire.

lade suivit ce conseil. Elle dura à peu près un quart d'heure au bout duquel la moitié des assaillants était hors de combat et l'autre moitié rentrée prudemment dans son trou.

Quand le calme fut rétabli, Jacques s'écria :

— Hein ? Elle était fameuse, mon idée ! Je m'en doutais qu'ils viendraient nous surprendre cette nuit et c'était embêtant de veiller pour les attendre. Alors, vous ne savez pas ce que je me suis dit ?

— Non.

— Je me suis dit : « Jacques, mon ami, il y a là-bas des vieilles boîtes à conserve qui doivent te servir. » J'ai été les chercher, puis je les ai posées bien gentiment les unes sur les autres, comme un gamin qui joue aux constructions, à vingt mètres en avant de la tranchée, et sur une bonne longueur, je vous prie de croire. Quand les « Boches » sont venus, ils n'ont pas regardé à leurs pieds, et ils ont envoyé leurs grosses bottes en plein dans mon édifice qui s'est écroulé en faisant le joli petit bruit qui vous a réveillés.

— Jacques, donne-moi la main, tu es un grand homme.

— Je le sais bien, mon lieutenant. Pour la peine, je paye une tournée.

— Avec quoi ? Il n'y a plus une goutte à boire ici.

Sans répondre, Jacques exhuma de dessous une motte de terre une pleine bouteille d'eau-de-vie.

— Je l'avais gardée pour les grandes occasions, dit-il simplement.

*
*

La nuit suivante, après une journée qui avait été chaude, un des soldats s'écria :

— Dis donc, Jacques, tu devrais bien recommencer ton petit truc de boîtes à conserves.

— Pas si bête ! Ça ne prendrait pas deux fois. Mais... j'ai une idée.

— Ah ! Ecoutez donc, vous autres. Jacques a une idée, on va encore pouvoir se coucher.

— Non, mais on va bien s'amuser.

— Nous en sommes, nous en sommes, s'écrièrent tous les soldats avec joie. Que va-t-il encore imaginer, cet animal-là ?

— Attendez un peu, vous le saurez tout à l'heure. Il faut d'abord que j'aille faire une petite promenade dans la campagne, quelqu'un a-t-il de la ficelle à me donner ?

— Pourquoi faire ?

— C'est effrayant ce que vous êtes curieux tout de même ! Quand je vous dis que vous le saurez tout à l'heure. Tiens, Flipot, donne-moi ta pelote.

— Tout entière ? dit Flipot avec un air de regret.

— Oui, tu ne t'en repentiras pas.

La physionomie épanouie par l'idée du bon tour qu'il se proposait de jouer, Jacques quitta la tranchée, non sans avoir obtenu de son lieutenant la permission de s'absenter une petite demi-heure.

Ce délai écoulé, Jacques rentra triomphant.

— Eh bien ? interrogèrent les camarades.

— Non, mes enfants, ce qu'ils sont bêtes ! Ce qu'ils sont bêtes dans ce pays-là ! Ah ! ah ! ah ! Vous ne savez pas ce qu'ils ont fait, les « Boches » ?

— Non.

— Ils ont réédité notre petite plaisanterie d'hier, comme si nous allions nous prendre dans nos propres pièges. On n'a pas idée d'une bêtise pareille ! Ils ont fait un petit mur en boîtes à conserves, tout comme le nôtre, et ils y ont même ajouté de vieilles bouteilles à champagne, qu'ils nous ont chipées pour sûr. Mais, attendez, je tiens le bon bout, on va les faire travailler un petit peu.

Tout en parlant, Jacques disposait plusieurs ficelles sur le bord de la tranchée.

— Vous voyez, ces ficelles-là ? Eh bien, elles sont attachées à leurs boîtes à conserves ; quand je



Jacques qui veillait.

les tirerai, le château de cartes dégringolera, les « Boches » croiront que nous avançons et ils nous bombarderont comme des abrutis pendant une heure. Vous allez voir ça. Mais rentrez bien les têtes, sans cela je ne réponds pas de la casse ! Vous y êtes ?

— Oui, oui, oui ! Ah ! la bonne farce !

Dès que Jacques eut, au moyen de son système de ficelles, donné l'alarme dans le camp allemand, une vive fusillade partit de la tranchée opposée.

— Je vous l'avais bien dit, hein ? En voilà pour une heure. Ensuite, il faudra se tenir prêts, car ils s'imagineront nous avoir tous tués et ils viendront s'emparer de notre tranchée. Pas de ça, mes enfants, c'est nous qui aurons la leur, et sans perdre un seul homme, c'est moi qui vous le dis.

Environ une heure après cette prophétie, le calme se rétablit du côté ennemi. Evidemment, les Prussiens croyaient s'être débarrassés une bonne fois de leurs voisins.

Du côté français régnait une vive gaieté.

Au petit jour, Jacques qui veillait constata que les ennemis se mettaient en marche pour venir occuper la tranchée qu'ils supposaient remplie de cadavres.

— Attention, les enfants, c'est fini de rire, dit le lieutenant. Laissez-les approcher. Quand ils seront à vingt mètres, feu sur toute la ligne, au commandement, vous y êtes ?

— Feu !

Une première rafale de mitraille faucha les rangs des Allemands, qui, s'étant trop avancés, ne purent regagner leurs positions. Quand ils furent tous à terre, le lieutenant commanda l'assaut. Dix minutes après, la tranchée ennemie était prise, avec plusieurs mitrailleuses et une grande quantité de blessés.

Le lendemain, le soldat Jacques était cité à l'ordre du jour de l'armée.

PETITE CORRESPONDANCE

Giselle D... — Votre petite lettre a bien ému oncle Fred, ma chère petite. Il ne peut pas, en ce moment, répondre à votre question, car il ne sait pas au juste ce que vous demandez, mais vous pouvez être bien tranquille, des héros qui se sont sacrifiés pour leur patrie seront bien soignés et on fera tout ce que l'on pourra pour soulager leur infortune et leur prouver la reconnaissance du pays. Serait-ce de votre papa qu'il s'agit, ma chère petite ? Ecrivez-moi encore et je vous répondrai bien volontiers et vous donnerai tous les renseignements que vous me demanderez. Bon courage et consolez bien votre maman.

Rirette. — Mais non, ma petite, cela n'est pas votre faute, je ne peux donc pas vous en vouloir ; vous recevrez dans quelques jours ce que vous m'avez demandé.

Gabrielle et Marthe. — Je suis bien contente que la réapparition de votre journal vous ait fait plaisir ; envoyez-moi votre ouvrage abîmé, je tâcherai de le faire arranger.

Merci de tout cœur à toutes les petites filles qui m'ont envoyé des jouets pour les petites réfugiées belges. Si vous aviez vu leur joie, vous en auriez été bien récompensées !

Laure Tédesco.

LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

(Suite.)

15 septembre. — J'ai visité les blessés à l'hôpital de maman. Il y en a un qui m'a par'é le premier et m'a dit qu'il avait une petite fille comme moi. Elle s'appelle Jeanne. Lui, il s'appelle Louis, il est cordonnier, il a mal à l'épaule, c'est un éclat d'obus qu'il a reçu. Je lui ai donné un paquet de cigarettes et un petit bouquet d'œillets de mer que j'étais allée cueillir sur les dunes. Maman m'a promis que lorsque je retournerai au cours j'aurai deux sous par bon point. Je les mettrai dans une tirelire et avec ce qu'il y aura au bout d'un mois, j'achèterai des paquets de tabac pour les soldats.

20 septembre. — Paul-André a accroché des cartes de France et d'Europe partout, et nous y piquons ensemble les petits drapeaux russes, belges, anglais et français. Il y a quelques jours, les petits drapeaux tricolores reculaient, reculaient très fort...



Nous piquons sur les cartes des petits drapeaux.

Les méchants Allemands avançaient sur Paris. Mais sainte Geneviève, la patronne de notre ville, a fait un miracle et les Allemands ont été chassés par les bons soldats français. Mademoiselle m'a raconté que déjà, en l'an 451, les Huns, qui étaient des barbares féroces auxquels ressemblent tout à fait les Allemands, approchaient aussi des portes de Paris. Alors une belle jeune fille, courageuse et vaillante qui s'appelait Geneviève, osa braver leur chef Attila et l'obligea à détourner sa route... Je vais bien remercier sainte Geneviève, parce que nous avons beaucoup d'amis à Paris, ainsi que grand'mère qui y est restée. Qu'est-ce qu'ils auraient fait si les méchants Prussiens étaient venus les tuer?

1^{er} octobre. — Nous allons bientôt quitter P...-sur-Mer pour rentrer à Paris. Il commence à ne plus faire très chaud ici. Je vais être obligée de faire un paletot à Annic qui doit avoir froid. Je suis bien contente de rentrer en classe et de revoir grand'mère. C'est chez elle que nous habiterons pendant l'absence de papa, parce que maman trouve notre appartement trop grand et trop triste sans lui.

3 octobre. — Paul-André a acheté le portrait du roi Albert I^{er} et celui du général Joffre. J'aime beaucoup le roi des Belges, il a une figure si douce... Le général Joffre, avec ses yeux malins et sa grosse moustache, ressemble tout à fait à mon grand-père..., mon grand-père qui est mort et qui est au ciel.

Nous partons demain.

10 octobre. — Nous voici maintenant à Paris, installés chez grand'mère. Notre voyage a duré presque douze heures, mais c'était très intéressant, car j'ai vu beaucoup de choses de la guerre. D'abord, en quittant P...-Mer, il y avait tant de monde à la gare pour prendre le train, que nous n'avons pu monter tous dans le même wagon. Maman m'a prise avec elle, tandis que Paul-André allait avec Mademoiselle. En approchant de Saint-Nazaire, je vois, dans un grand champ où s'élevaient des hangars et des tentes, beaucoup d'hommes qui allaient et venaient en courant, tandis que d'autres lavaient du linge, faisaient la cuisine, nettoyaient des voitures. Alors j'ai crié très haut pour attirer l'attention de maman qui lisait :

— Regarde, maman, tous ces chauffeurs d'automobile, qu'est-ce qu'ils font là?

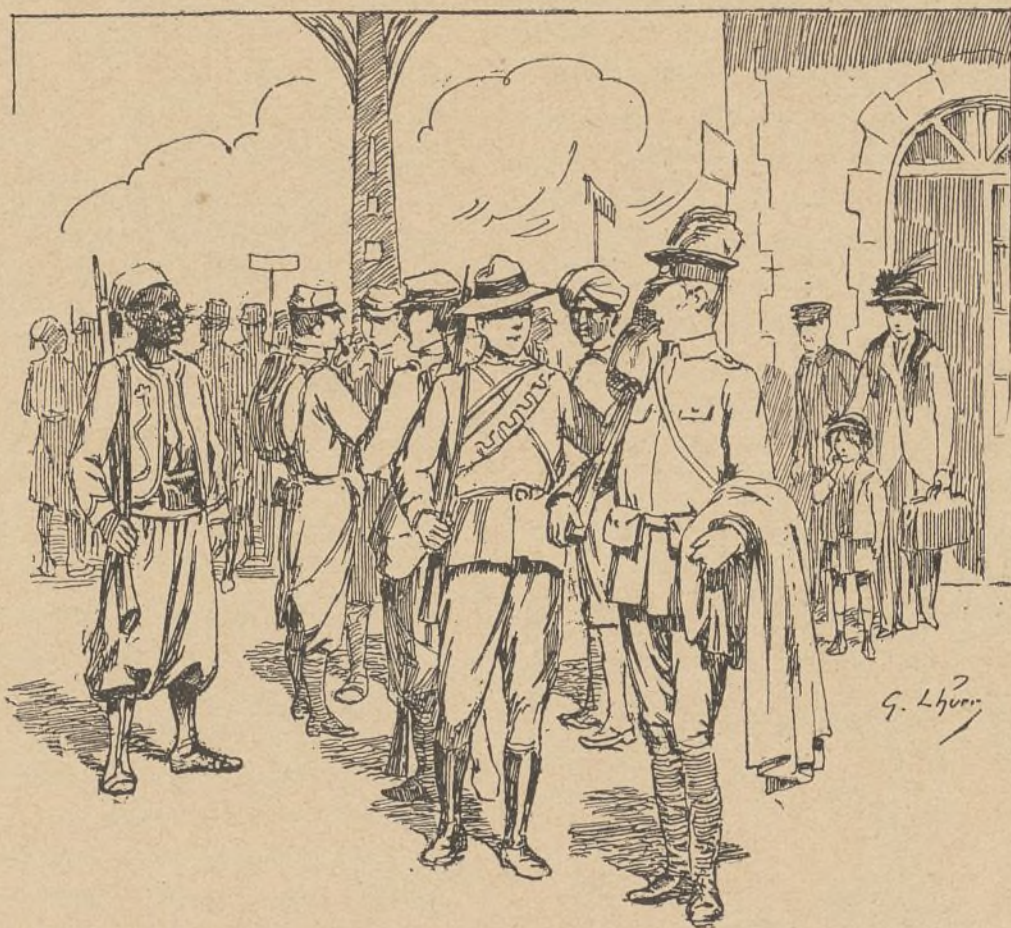
Maman, leva la tête et, regardant par la portière, éclata de rire :

— Ce ne sont pas des chauffeurs d'automobile, Pitchounette, m'a-t-elle répondu, ce sont des soldats anglais qui installent leur campement.

Je suis devenue très rouge, parce que les autres voyageurs riaient aussi de ma sottise. J'avais bien envie d'expliquer que je n'avais jamais vu de soldats anglais, et qu'ils sont habillés tout à fait avec le costume du chauffeur de grand'mère, voilà pourquoi je m'étais trompée. Mais je n'ai rien dit en pensant que j'avais de la chance que Paul-André ne

Nous avons été ensuite, en attendant le départ du train, distribuer des cigarettes et des gâteaux à un détachement d'Anglais qui campaient dans le jardin de la gare. Ils prenaient du thé dans des gobelets d'étain et mangeaient des biscuits avec des confitures. L'un d'eux m'a donné une petite broche qu'il a prise à son képi en disant : « Sôvenir », et m'a offert du thé que j'ai bu en criant : « Vive l'Angleterre ! » Je pensais en moi-même que c'était bien mauvais, car je n'aime pas le thé, mais je n'ai rien dit. J'aime mieux le chocolat.

A partir de Nantes, comme il faisait nuit, maman



Sur le quai, il y avait beaucoup de soldats anglais et français.

soit pas là, car il n'aurait pas manqué de se moquer bien fort de moi.

Arrivés à Nantes, nous sommes descendues pour aller au buffet. Sur le quai, il y avait beaucoup de soldats français et anglais, j'ai aperçu un Hindou, avec son grand turban, et des Canadiens coiffés d'un drôle de petit bonnet. Paul-André, qui était venu nous rejoindre, m'a montré un Marocain tout noir et m'a dit :

— C'est commode, au moins, quand il se fait des taches d'encre aux mains cela ne se voit pas.

Il faut dire que Paul-André n'aime guère à se laver les mains et chaque jour, avant le déjeuner et le dîner, ce sont des attrapades folles avec Made-moiselle.

m'a installé une petite couchette sur la banquette de notre compartiment et j'ai dormi jusqu'à Paris. Je n'ai donc plus rien vu d'intéressant. Par exemple, quelle surprise en arrivant à la gare d'Orléans ! Personne dans les rues, presque pas de voitures, toutes les persiennes des maisons fermées. Comme il était de très bonne heure, j'ai cru que tout le monde dormait encore, mais maman m'a dit que la plupart des Parisiens n'étaient pas rentrés de la campagne, et Paul-André a ajouté que c'était parce qu'ils avaient peur des *taubes* qui jettent des bombes.

Pour copie conforme : HERCÉ.

(A suivre.)